



Léa rentre enfin dans sa maison, soulagée d'une journée qui lui a paru interminable : son patron la réclamait sans cesse, les collègues ne s'en sortaient pas sans elle et les acheteurs, qui se pointaient tous en même temps, lui posaient mille questions sur les matériaux, les dallages, les ciments et n'importe quoi.

Parfois quand les clients l'enquiquinent, elle plaisante en les qualifiant en deux vers :

*Les bricoleurs du dimanche*

*Qui s'y prennent comme des manches.*

Mais les chalands de ce lundi les égalaient, voire les dépassaient. Enfin, la journée a connu sa fin, elle est désormais derrière elle.

Léa se satisfait de pousser la porte du pavillon partagé avec son compagnon Julien, depuis le printemps précédent :

— Le temps passe vite, se dit-elle en franchissant le seuil. L'été a filé à grande vitesse. On s'est occupés du jardin, la saison arrive où on va pouvoir se consacrer à l'intérieur.

Julien ne s'étonne plus d'entendre sa compagne parler toute seule. Ce petit défaut lui donne un charme particulier et, comme elle ne radote jamais d'âneries, mais plutôt les banalités qui lui traversent la tête, il ne craint pas qu'elle révèle un de leurs « petits secrets ».

— Ta journée a été bonne... tu as fait des heures supp' aujourd'hui ?

— Oh, ne m'en parle pas. À croire que tout le monde s'est donné le mot pour me faire suer.

Quand Léa affiche cet air renfrogné, Julien sait quelle consolation lui proposer :

— Comme je suis innocent et que je tiens à le rester, je te propose simplement de préparer moi-même le dîner...

Le sourire de Léa montre son accord.

— Pendant que je suis aux fourneaux, va prendre une petite douche, ça va te détendre.

Le sourire permanent a valeur d’approbation.

— Enfin, quand tout sera au four ou dans la casserole, je te servirai un petit apéro...

Le baiser posé sur les lèvres de Julien assure que le programme convient à merveille.

— Donc, conclut Léa, moi, mon seul truc à faire : c’est laisser couler l’eau et me glisser dessous.

Les rôles ainsi répartis, le marmiton entre dans la cuisine et interroge le frigo et les placards sur ce qu’il va trouver dedans. De son côté, Léa se déshabille dans la chambre et file vers la salle de bain dans sa ravissante nudité. Le désordre laissé le matin ne l’étonne guère :

— Pareil tous les jours, lâche-t-elle revenue à son habitude de parler seule. Les serviettes en boudins plutôt que sur le sèche-serviette, la savonnette au fond du lavabo et des traces de dentifrice partout... mais je ne peux rien dire, c’est peut-être moi.

D’une main distraite, la maîtresse de maison pousse la porte de la douche et tend le bras ; le robinet attend dans la position habituelle, un petit geste pour commander l’eau à la bonne température, et hop, le flot commence à couler. Quelques instants suffisent à crocher la serviette chargée d’accueillir la baigneuse à la sortie de sa séance de douceur. La jambe droite poussée en avant, la nymphe pénètre dans le bac tiédi par le premier jet.

Léa éprouve l’impression de poser le pied sur un objet abandonné au fond du bac : un gant de toilette qui traîne, une serviette oubliée ? Rien ne la surprend, tout reste possible : les deux amoureux sont aussi négligents l’un que l’autre.

Elle baisse la tête pour déterminer ce dont il s’agit :

— Ah, ah, ah.

Le cri strident et continu traverse les murs de la maison et retentit jusqu’au fond du jardin. Il se prolonge sans fin.

— Ah, ah, ah.

Léa ne parvient plus à l’interrompre ou à le moduler.

— Ah, ah, ah.

Si Julien apprécie la curieuse habitude de parler seule, il n’a jamais entendu un tel hurlement : à croire que Léa a rencontré le yéti à poil dans la douche, un cadavre dégoulinant de sang ou une tête décapitée...

Sans se poser la moindre question, sans envisager la moindre hypothèse, le cuistot du jour franchit le couloir et entre dans la salle de bain, où l’attend le spectacle inouï : Léa nue, aussi belle que toujours, les mains jointes et comprimées sur les seins, le braillement permanent entre ses lèvres, un tremblement nerveux qui la fait grelotter comme sous une atmosphère glaciale.

— Qu’est-ce qui t’arrive ? demande Julien.

Léa ne réagit pas immédiatement. Tétanisée, elle suffoque.

Après quelques instants d’une nervosité sans nom, elle finit par tendre la main en direction du bac de douche :

— Là, parvint-elle à susurrer dans un souffle étranglé.

— Qu’est-ce qu’il y a ? répète son compagnon, qui ne saisit pas grand-chose à ce comportement insensé et inexplicable.

Devant le silence prolongé et l’air hébété de son amie, il s’approche de l’endroit désigné et écarte les deux volets formant la porte. Il aperçoit alors ce qui a causé la terreur de Léa.

Au fond du bac de douche, lové dans une position d'attente et d'indifférence, un animal tout en longueur se traîne : un reptile, un serpent, une vipère, les mots se mélangent dans la tête du garçon. Aussitôt des doutes l'envahissent : c'est quoi ? que faire ? comment se débarrasser de cet intrus ? qui appeler ?

Plutôt que réfléchir, il pousse les deux volets :

— Tant qu'à faire, autant empêcher la bestiole de s'échapper et de filer dans la maison.

Avec tendresse, il enveloppe Léa dans ses bras et l'attire vers la porte de la salle de bain où un peignoir permet de la couvrir.

À pas lents, il l'emmène vers la chambre et, à mots mesurés, avec une modération exagérée, il lui conseille de s'asseoir, de reprendre son souffle et de ne s'angoisser de rien :

— Je l'ai coincé dans la douche... il ne bougera pas... je m'en occupe.

Prenant son courage à deux mains, Julien retourne vers le cabinet de toilette. Avec précaution, il ouvre les deux battants de la douche : le serpent de couleur sombre s'enroule sur lui-même. Impossible d'affirmer sa longueur, Julien n'a aucune envie de s'en saisir à mains nues et le mesurer. Difficile de dire son espèce : un reptile venimeux ou pas ? de chez nous ou venu d'ailleurs ? Les questions se multiplient dans la tête, la seule certitude est que la bestiole paraît tranquille, ne cherche ni à fuir, ni à attaquer, ni quoi que ce soit.

L'idée vient de prendre la bête en photo. Oh, Julien ne vise pas une œuvre d'art, pas un gros plan ; juste de quoi la comparer avec ce qu'il trouvera sur Internet. Aussitôt l'image enregistrée, le bac refermé, il colmate les deux battants avec le tabouret poussé contre la porte, puis il allume l'ordinateur :

— Toujours aussi long à se mettre en route quand on a besoin de lui...

Julien se surprend à se plaindre, lui qui remplit souvent le rôle de modérateur quand Léa s'emporte.

— Ah, voilà. Comment je vais pouvoir demander ce que c'est ? « Serpent dans une douche »... non : ce n'est pas sa place normale, il n'y aura aucune réponse sérieuse. « Serpent à l'intérieur d'une maison »... je vais me retrouver avec les reptiles des pays chauds qui entrent dans les baraques... Tout simplement : « serpents de France » et je regarderai les photos, pour comparer.

Le temps d'attente et de recherche semble interminable.

Léa en pleurs incontrôlables, le visage meurtri par la frayeur, se réfugie dans la pièce qui sert aussi bien de bureau que de coin à repasser, d'entrepôt pour l'aspirateur ou de salle de concert avec l'orgue électronique.

— Tu cherches quoi ? demande-t-elle, voilant son angoisse derrière une simili-curiosité.

— Savoir ce que c'est... tiens, regarde : ça m'a tout l'air d'une couleuvre. Ils disent qu'elle se laisse attraper avec un bâton ou une pelle et qu'on peut la jeter dehors.

— Tu vas pas faire ça ?

— Tu as une autre solution ? tu préfères que je l'étripe ou que je la pousse avec un balai, comme un chien ou un chat ?

L'image du reptile, résistant aux tentatives de capture ou fuyant en rampant dans les recoins de la maison, glace le sang de Léa. Autant laisser faire Julien, avec son sang-froid.

— Une couleuvre ? dit-elle, comme si le mot plaqué sur l'étrange apparition apportait un remède à sa terreur.

L'Indiana Jones improvisé à l'écran de l'ordinateur :

— La couleuvre d'Escalope... d'Esculape : on la trouve, on la trouve partout. En France. Elle paraît toute fine et en longueur. Elle mesure jusqu'à deux mètres. Elle a un dos brun olive... olivâtre.

Sa mimique avoue que le mot l'étonne.

— Tacheté de blanc. Le ventre jaune citron ou vert. Ses écailles sont lisses et très brillantes.

Il aspire en profondeur pendant que Léa se rend compte qu'elle n'a pas du tout détaillé la vision apparue sous le jet tiède.

— Signe distinctif : elle a une tache jaune. De chaque côté du cou... Tu l'as vue, toi ?

Que répondre à une telle remarque ? Bien sûr que non, elle n'a vu ni dos brun, ni ventre jaune ou une tache sur le côté. Quant aux écailles lisses, comme si elle avait eu l'idée d'aller les caresser.

— À cette heure-là, on ne va pas déranger les pompiers pour si peu, ordonne Julien. Je vais m'en occuper moi-même.

Décidé à appliquer les conseils donnés sur le site et à se débarrasser au plus vite de l'invitée encombrante, le jeune homme agrippe un carton qu'il couche dans le bac de douche ; avec un balai tenu à l'envers, il veille à faire pénétrer l'animal réputé inoffensif. Parvenu à ce stade, il s'empresse de redresser la boîte et emporter le paquet bien fermé au fond du jardin, là où la pelouse voisine le champ de maïs.

Bien que le serpent soit censé filer dans la nature, Léa ne retrouve pas pour autant son calme profond ; elle refuse l'idée de se doucher dans le bac incertain, elle souhaite d'abord appeler les pompiers et s'assurer d'avoir bien agi, être certaine qu'un groupe de reptiles ne va pas débarquer dans la maison, que la sale bestiole ne va pas revenir par le même chemin, en moins de deux.

— Si elle s'y sent bien, elle ne demandera pas mieux.

Bref, tout peut sembler être terminé, Léa n'est certaine de rien.

— C'est curieux, répond le pompier au téléphone. Je n'ai jamais entendu parler de serpent qui circule par les canalisations. En tout cas, pas par chez nous. Vous avez le tout à l'égout ou une installation particulière ?

— On n'habite là que depuis le mois d'avril... C'est une fosse septique.

La conversation est partagée avec l'équipe qui entoure le standardiste. Un homme venu du fond du local s'approche du combiné et pousse un tantinet la voix, articulant chaque syllabe :

— J'ai déjà entendu parler d'une histoire comme la vôtre. Il faudrait vérifier l'étanchéité de votre fosse.

Julien a prévu des travaux de rénovation, mais pas de cette nature. Il songe désormais qu'une telle précaution s'impose, s'interdisant de la reporter.

— Ça vous évitera peut-être une nouvelle visite, on ne sait jamais. Mais rassurez aussi votre dame : les couleuvres ne vivent pas en colonie. Il y a pas de risques d'en voir un groupe.

Le ton a beau mimer une plaisanterie, promettre tout et son contraire, ni Léa, ni Julien n'ont envie de rigoler :

— Mais une couleuvre, ce n'est quand même pas un poisson. Comment a-t-elle pu s'y prendre pour nager ? Elle devait avoir la tête dans l'eau le temps de remonter jusqu'à la salle de bain...

Les pompiers partagent la stupéfaction de la victime et son compagnon.

Après quelques échanges où ils se répètent les points de doute et de questionnement, le permanent tranche :

— Ça, c'est une autre histoire.